

Désert, attente, silence

Le Désert maintenant d'Yves Préfontaine, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, 103 p., (coll. « Radar »), 8\$.

Robert Yergeau

Numéro 47, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yergeau, R. (1987). Compte rendu de [Désert, attente, silence / *Le Désert maintenant* d'Yves Préfontaine, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, 103 p., (coll. « Radar »), 8\$.] *Lettres québécoises*, (47), 44–45.



par Robert Yergeau

Désert, attente, silence

Le Désert maintenant d'Yves Préfontaine, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, 103 p., (coll. «Radar»), 8\$.

Les modes — ou, plus élégamment, les acquis récents de la modernité poétique québécoise — ne semblent pas émouvoir Yves Préfontaine; sa poésie n'en porte guère les traces. Ce constat ne saurait rendre obsolète la démarche créatrice de l'auteur, ni, à l'inverse, garantir la qualité des poèmes qu'offre *Le Désert maintenant*.

Préfontaine fait le guet, à l'écoute des bouleversements intérieurs et des événements sociaux qui affectent et conditionnent l'être. Pour témoigner de ces bouleversements et de ces événements, le poète privilégie le plus souvent une poésie au rythme ample, au large tracé de l'expression.

Trois isotopies se dégagent du recueil: celles du minéral (caillou, «pierres aiguës», «destin des pierres», «roche froide»), du végétal (racines, humus, fougère, pollen, ronce, épinette noire, lichen, jardin, «herbe rare») et de la lumière (clarté, feu, soleil, ombre, nuit, «mort lumineuse», «transmutation de l'aveugle», oeil). Le poète met constamment en relief la dualité dont sont porteurs ces différents éléments: «Pierre longuement adoucie par la mer et pierre en feu ne sont-elles pas mêmes pierres?», «Je suis aveugle et je te vois», etc. Cette mise en relief contribue à faire entendre les accents pathétiques d'un sujet dont les poèmes contiennent les marques indélébiles d'expériences contraires mais tendues vers une compréhension transcendante du temps premier de l'existence. Préfontaine entreprend de «retourner au premier pollen», de «nomme[r] l'écart entre genèse et terme». Cette volonté de «renommer chaque chose» crée une tension entre le passé, le présent et l'avenir. De fait, le présent, qui se nourrit notamment de regret, de nostalgie et de désillusion, est vécu sur le mode de la dépossession, tant individuelle que collective, comme tendent à le signifier les suites «Phrases de nuit», «Les Chemins perdus quelque part se confondent» et «Transmutation de l'aveugle».

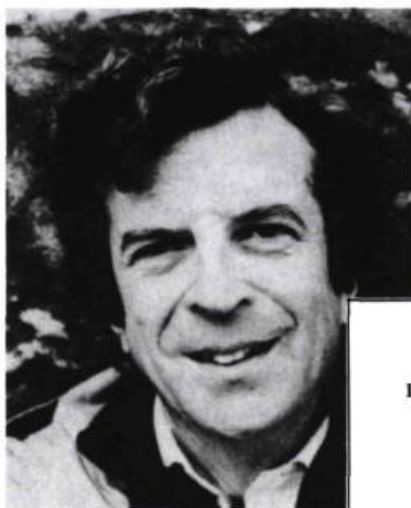
Avec *Le Désert maintenant*, Préfontaine conserve la fureur verbale, l'impétuosité langagière et le déferlement syntaxique qui caractérisaient ses premiers livres. Toutefois, à la deuxième partie du recueil, où plusieurs poèmes versent dans le didactisme et la verbosité, nous préférons la première, celle où le poète consacre des textes à ses impressions de voyage en Chine, à Anton Webern et John Coltrane. Et si encore

là quelques poèmes (ceux écrits à la suite de l'élection du Parti Québécois et du référendum du 20 mai 1980) font entendre des accents d'une autre époque et ne réussissent pas à se soustraire au pompiérisme, d'autres, en revanche, proposent une saisissante vision de l'avenir:

PENDANT

*Il n'y aura plus un regard d'homme.
Je ne sais pas si les femmes auront encore des yeux.
Mais je sais qu'à la fin
sur des blocs de pierre brûlée
jusqu'au coeur
— c'était des villes —
tournera, phare terrible
terrifiant
étonné
le regard irradié d'un enfant
cherchant l'ombre d'un dieu
parmi les ruines.*

* * *



Yves Préfontaine



Dans l'attente d'une aube de Jean Chapdelaine Gagnon, Montréal, Triptyque, 1987, 69 p., 7,95\$.

Jean Chapdelaine Gagnon n'utilise pas la poésie pour faire table rase du sens, ni pour tenter d'atteindre l'absolu. En ce sens, *Dans l'attente d'une aube* ne déroge pas à la règle: aucune saisie à l'emporte-pièce du réel, aucune échappée fulgurante du langage, aucune architecture grandiose, mais plutôt une suite de «petites pièces» que lient entre elles quelques motifs signifiants: la nuit, l'aube, le temps, les corps, les mots.

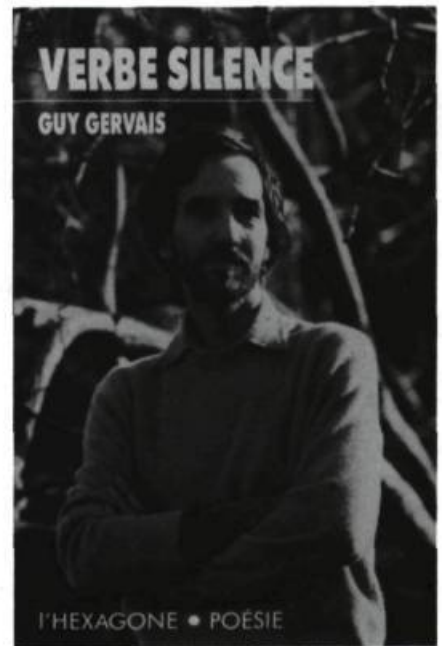
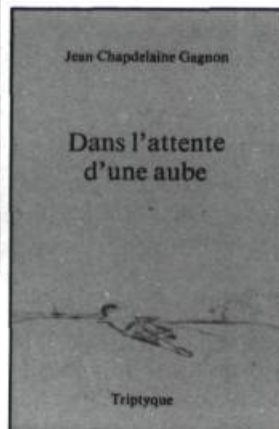
Ni désuète, ni très neuve, la poésie de Jean Chapdelaine Gagnon pêche par absence de tension qui limite sa portée et son rayonnement. De ce recueil, nous retenons «Ci la nuit», suite dédiée à la mémoire de Michel Beaulieu, pour l'émotion contenue qu'elle véhicule:

*Dis-moi Nuit
Le chant de ce mot seul
pour partage
jusqu'à ton retour improbable*

Dans la distance des liens de Côme Lachapelle, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1987, 67 p., (coll. «Les Rivières»), 5\$.

Côme Lachapelle, en de courts textes en prose situés en haut et en bas de chaque page (le centre est-il ainsi laissé au pouvoir du blanc, symbole de la distance entre les protagonistes, ou, plus prosaïquement, l'éditeur a-t-il disposé les textes de cette façon par mesure d'économie?), retrace un parcours amoureux. L'auteur en appelle à la «présence» de l'autre, seule capable de «recrée[r] le point aveugle de cette histoire». Tendresse, émotion, passion, désarroi, angoisse, solitude et silence scandent ce récit de la perte hanté par la mémoire «puisque la mémoire ne fait jamais relâche».

Dans la distance des liens vaut pour la spirale mnémotique qui happe la linéarité du récit et fait basculer parfois «la trame de l'histoire [...] au plus profond [des] rêves» de la narratrice. Notons cependant qu'aucune qualité d'écriture particulière ne sauve ce recueil d'une certaine monotonie. □



Verbe silence de Guy Gervais, Montréal, l'Hexagone, 1987, 64 p., 9,95\$.

Le temps, la nature, la parole, la femme aimée actualisent, dans *Verbe silence* de Guy Gervais, une conscience d'être. Conscience problématique certes puisqu'elle se sustente de figures antinomiques qui se déploient en des poèmes graves, austères. Aux prises avec le sommet et le gouffre, le jour et la nuit, «l'absence de soi et la présence», «l'essence de la vie» et «l'infini de la mort», Guy Gervais fait valoir une aperception qui débouche sur un vertige métaphysique. Pour ce faire, le poète tisse un réseau métaphorique où l'isotopie de la pierre occupe une place centrale: «mon cœur a roulé dans une pierre», «l'exil est entré dans la pierre». De plus, il est confronté aux «écorces de l'homme», au «maître de pierre» et à la «pierre d'homme». Cette confrontation situe la quête du poète: «forêt de femmes où règne un climat de pierre / nuit et mur, message sans lettre / je cherche la source dans le roc de l'échine». Et si Gervais entrevoit un monde libéré de ses écorces («l'oiseau issu de son écorce fondait le règne de l'essence»), il n'ignore pas ce qu'il en coûte pour y accéder: «les heures / tissent une écorce de sens d'où le mystère sortira / quand nous serons prêts à céder notre chair».

Verbe silence contient un assez grand nombre de vieilleries poétiques consécutives à l'utilisation d'un lexique suranné. En outre, certains poèmes ne sont pas à l'abri du style affecté. Néanmoins, ce recueil nous intéresse puisque, lucide, Gervais ne craint pas d'affronter l'opacité de la nuit, la dureté de la pierre, en ce que ces éléments représentent la désolation, l'abîme, la brisure. Mais cette brisure constitue le lieu de toutes les avancées, de toutes les métamorphoses.

* * *